

Table des matières

Avant-propos	5
Remerciements	11
I. Biographie de Courbet	13
II. Écrits	27
III. Choix de lettres	123
IV. Propos et témoignages	229
Postface	403
Bibliographie	475
Index des termes	485
Index des noms	491

pris au rebours, j'aurais dû commencer
 par vosseinboire, mais est trop long pour
 retourner sans comprendre aucune de vos
 fautes. figurez vous les gens qui veulent
 juger ou l'on de l'ouvrage, il faut être un
 comme il faut. Car il y a des gens qui ne
 voient pas la nuit en passant, d'autres qui ne
 juger, il faut que je juge. Si j'étais
 vous mon cher qui voyant à tout le
 dans la tête j'ai été surpris par un jeune
 homme qui m'a dit plus d'un mois, moi
 qui suis toujours prêt quand je me réveille
 après un tableau j'avais laissé apercevoir
 dans quel inquiétude j'étais, j'étais en proie
 moi qui n'aurais pas un jour d'ordre, car je
 je crois que j'y arriverai, j'ai vécu deux
 jours par personnages tous différents les uns des autres
 et tout ce qui est fait qu'il soit fait, j'en suis
 et le tableau d'argent et on j'espère que
 nouveau et je l'entends les collons, j'en
 et mon portrait d'après que Bruges j'en
 de m'acheter 2000 il m'a acheté aussi la
 bitume 1500, j'ai un tableau de j'ai
 payer (ce que j'ai fait et faire face d'argent)
 de m'être comment j'aurais fait tout cela, il
 se fait d'argent de payer, j'ai un tableau
 de de m'être de campagne qui se fait de m'être
 de m'être qui sont dans la terre de demandes de
 de m'être tableau étrange aussi. j'ai les p'tits
 font triste laque de vide, la fois et la terre
 de m'être de m'être, a on me j'ai fréquenté
 un cop de de m'être et de gens de gai =
 de m'être j'ai baissé une grande table et la
 ma m'agasse pas, vous voyez que ma femme
 et ma vie, j'ai été plus si femme qui est un, il paraît
 que la m'ère la force de m'être, c'est
 ainsi que la m'ère de m'être et j'ai été. Il
 paraît que nous étions en famille, il paraît aussi que
 moi, j'ai été très malheureux aussi, j'ai été de m'être
 de m'être la m'ère quelque chose, la fièvre et d'homme.

L'atelier du peintre
 Courbet
 Champfleury
 nov-décembre 1854
 CHU 54-8
 À propos
 de L'Atelier du Peintre.

Lettre de Courbet à Champfleury, nov-décembre 1854, CHU 54-8. À propos de L'Atelier du Peintre.

Avant-propos

«Le monde qui succède à celui de l'inconnaissable n'imité pas le connaissable, il exprime l'irréel. Depuis la première référence à la nature jusqu'à la dernière, relative à Courbet – et Courbet, malgré ses théories, appartient au monde pictural de ses prédécesseurs par leur ombre commune, dans laquelle les peintres asiatiques voient le symbole de l'irréel occidental – cet irréel reprend le rôle du destin et du sacré.»
Malraux, *L'Irréel*, préface.

Quelles sont les théories de Courbet ? Y en a-t-il, d'ailleurs ? L'étude de ses écrits devrait nous éclairer sur ce point. Il n'est pas certain pourtant qu'au terme de leur lecture nous soyons capables de répondre à ces questions. Tout, dans ces interrogations, tourne autour du mot *réalisme*.

Le réalisme de Courbet n'est pas, n'a jamais été dans l'intention avérée du peintre, une pure et simple reproduction du monde empirique auquel nos sens et nos conventions nous donnent régulièrement accès. La peinture de Courbet n'est pas une

paresseuse imitation de la nature, elle en est une invention, une création, dans laquelle la perception mais aussi l'imagination et la mémoire jouent un rôle nouveau : ce ne sont plus de simples auxiliaires qui mettent au contact de notre esprit les choses du monde, et surtout qui l'en séparent en créant un monde imaginaire, ce sont bien davantage des moyens d'investigation qui interrogent la présence des choses, qui cherchent à en exposer l'énigme plutôt qu'à l'expliquer. Imaginer un monde pour le rendre vrai, telle est la gageure, du moins en apparence. Perception, imagination et mémoire inventent cette nature, tout aussi fictive que celle de Poussin, appartenant au monde de l'irréel tout autant que celle de Rembrandt que Courbet admirait tant, mais apparaissant dans la pure immanence, hors de tout idéal. Et dans une lumière nouvelle, celle dont les impressionnistes n'allaient pas tarder à s'inspirer pour la faire se dissoudre jusqu'à l'abstraction, véritable aboutissement du réalisme, le noir de Soulages répondant, cent ans plus tard, à celui du peintre de *l'Enterrement à Ornans*. Courbet n'a pas, comme on l'en a souvent accusé, chassé l'imagination de la peinture, même s'il s'en est proclamé le contempteur, il a simplement écarté un monde imaginaire, celui par exemple des peintres officiels de son temps. Du moins a-t-il essayé de le faire et a-t-il mis l'imagination au service d'un effort pour atteindre la seule réalité qui vaille, en peinture comme en tout art en général, la vérité.

Ce souci de la vérité, on le trouve exprimé de façon souvent maladroite mais toujours de manière insistante dans les écrits de Courbet, et c'est ce qui en fait avant tout l'intérêt. Cette vérité concerne l'art, beaucoup plus que la vie de Courbet, même si elle concerne aussi cette vie que Courbet est en train de façonner, de réaliser c'est-à-dire de rendre vraie à ses yeux et au jugement de ceux qu'il aime ou dont il a besoin. Même s'il doit en former une image, afin de donner le maximum de publicité à son art : Courbet prend assez rapidement conscience que ses prétendus défauts de provincial peuvent devenir des atouts importants sur le marché de l'art. Il a su, assez rapidement

après ses premiers succès, se composer une figure, un portrait, dans la vie comme sur la toile, pour en jouer, donc, mais aussi pour s'aider à vivre, pour faire coïncider sa pratique avec sa vie matérielle, morale et psychologique. Ses écrits rejoignent par là ses autoportraits et véhiculent comme eux, bien qu'il s'en défende, une part d'imaginaire qu'aucune maîtrise de l'imagination ne permet d'éradiquer. Le *romantisme* ne disparaît jamais chez Courbet car si les écrits permettent eux aussi de mieux cerner ce qui s'est nommé *réalisme* dans l'histoire de notre culture, ils révèlent en même temps que l'imaginaire est loin d'en être absent. Courbet s'est inventé en écrivant, comme il est devenu Courbet en peignant.

Nous avons davantage privilégié, dans l'abondante production écrite de Courbet, du moins dans sa correspondance, dans ses propos tels qu'ils sont rapportés par les amis et les témoins, ce qui concerne sa peinture que ce qui a trait à ses engagements politiques et à ses démêlés avec la justice après la Commune et son rôle supposé dans le débouloonnement de la colonne Vendôme. Mais nous ne négligeons pas pour autant cet aspect du personnage et de la vie de Courbet justement parce que là s'est déplacé de façon massive l'imaginaire apparemment chassé de la peinture. Nous en rappelons quelques points essentiels et nous renvoyons aux nombreux ouvrages cités dans la Bibliographie qui traitent de ces questions. Mais ce qui nous intéresse avant tout dans ces écrits, c'est la formation de l'homme et du peintre, la conquête de son style, ses liens avec ses amis et ses clients dans la mesure surtout où ils éclairent la figure historique et le travail de l'artiste ou, plus simplement, en témoignent. Dans la mesure aussi où ils éclairent à leur manière le *réalisme* de Courbet, à commencer par l'usage qu'il fait de ce mot.

Courbet a beaucoup écrit, du moins beaucoup plus que ce qu'une certaine tradition tenait pour une évidence : l'inculture voire l'illettrisme du peintre, allant de pair avec sa rusticité et sa naïveté. Courbet, « l'artiste qui ne pense pas », comme l'a écrit un critique – André Fermigier – cependant très favorable et souvent enthousiaste ! Pourtant la correspondance, rassemblée

par Mme Petra ten-Doesschate Chu, qui souligne, au passage, la force de son écriture, se compose de plus de 600 lettres ; ses écrits – manifestes, adresses, proclamations réunis autrefois par Castagnary puis par Courthion – occupent dans notre recueil près d’une centaine de pages, ce qui en fait un des peintres les plus prolixes de l’histoire récente de la peinture. Et cela sur tous les sujets, sa vie privée, son œuvre, ses amitiés, son engagement politique, etc. Enfin nous accordons une place importante à ces écrits que sont les notes prises par l’élève Courbet pendant le cours de philosophie du collège royal de Besançon : on verra que Courbet a reçu une instruction solide, mais surtout que c’est probablement à cette époque qu’il a acquis une partie du vocabulaire qui sera le sien sa vie durant, un art d’écrire et de penser.

Nous avons souhaité témoigner de cette facette de l’artiste « écrivant », de l’homme créant l’image véridique et en même temps trompeuse de soi pour son public, du personnage Courbet, avec ses convictions esthétiques et politiques, allant parfois jusqu’à l’excentricité, mot cher à Champfleury, auteur du roman *Les Excentriques* : en partie pour éclairer la démarche du peintre, en partie pour rendre justice à l’une des personnalités les plus attachantes de son époque pour son amour de la vie, de la liberté, pour sa fidélité envers les siens – parents et amis –, pour sa faconde, pour son rire, et sa mélancolie. Et aussi pour son intelligence, n’en doutons pas. Pour cela nous avons regroupé, dans une première partie, tous les textes connus, écrits par lui ou qui lui sont attribués, sachant que certains d’entre eux doivent beaucoup à Champfleury ou à Castagnary, puis dans une deuxième partie nous avons sélectionné un choix de lettres, celles qui nous semblent le mieux convenir à l’éclairage de l’œuvre et secondairement de l’homme ; dans une troisième partie nous avons regroupé quelques propos du peintre, rapportés par des témoins qui ont bien connu Courbet, avec, à chaque fois, quelques remarques sur le sens de ces témoignages. Dans ces lettres et dans ces propos nous voyons se former puis se fixer une image du peintre, image faite pour

autrui – amis et amateurs – mais image à laquelle le peintre finira par s’identifier, et pas seulement au moment du siège de Paris et de la Commune. C’est ce que nous nommerons le retour de la fiction – ou de l’imaginaire, de la légende – dans une œuvre dont l’intention première était pourtant de la faire disparaître. L’Irréel renvoie à sa peinture, mais la fiction, qui est un des éléments de l’Irréel, nous semble s’infiltrer en elle par l’écriture, ce qui va poser la difficulté de savoir quels liens l’une et l’autre entretiennent exactement.

On a beaucoup écrit sur (et parlé de) Courbet et cela, d’une certaine façon, fait partie de « l’héritage Courbet » dans notre culture ; nous voyons Courbet à travers le regard de Cézanne, de Picasso, ou de Soulages pendant que nous stationnons devant ses tableaux, et nous savons que peu de peintres, parmi ceux qui composent notre musée imaginaire, ont échappé à la fascination de l’œuvre de Courbet ; c’est pourquoi, dans une quatrième partie, nous avons choisi quelques jugements portant sur l’œuvre ou sur l’homme, surtout sur l’œuvre, positifs mais aussi négatifs car ils sont parfois plus révélateurs que les autres, par des écrivains et surtout des peintres pour qui Courbet fut un événement dans l’histoire de leur art, qu’ils s’en réjouissent, comme Cézanne ou Matisse, qu’ils s’en affligent, comme Ingres puis Péladan ou Gleizes et Metzinger. Tous ces jugements témoignent, selon nous, de la présence continue et forte du peintre d’Ornans depuis 1849, date de l’exposition de *l’Après-dînée à Ornans*, jusqu’à nos jours, comme le montrera la réflexion de Pierre Soulages sur *l’Enterrement à Ornans*. Courbet présent, c’est Courbet vivant, c’est « une peinture vivante », continuant à déranger les spectateurs, cela a été constaté à l’exposition de 2007 à Paris et à Montpellier, à interroger les artistes comme cela se voit depuis cent cinquante ans. Continuait à rendre toujours aussi mystérieux l’acte de peindre, toujours aussi énigmatique l’objet de la peinture et de l’art. C’est sur cette présence de Courbet telle qu’elle se reflète dans ses mots que nous réfléchirons à notre tour dans la Postface que nous proposons au lecteur.

Remerciements

Cet ouvrage est le recueil de l'effort de ceux qui ont aimé la peinture de Courbet, l'homme Courbet aussi bien, et sans qui notre connaissance serait très lacunaire : Jules Castagnary, ami et critique attentif, Georges Riat et Charles Léger, parmi les premiers historiens de la vie et de la peinture de Courbet; Pierre Courthion et son patient travail de documentaliste à qui nous devons beaucoup; Hélène Toussaint qui organisa l'exposition mémorable de 1977, avec Alan Bowness, et après les travaux de Linda Nochlin et de Timothy Clark.

Enfin et surtout, Robert Fernier pour son remarquable travail sur le *Catalogue raisonné* et Petra ten-Doesschate Chu pour son admirable édition de la *Correspondance*, texte auquel il faut sans cesse revenir pour connaître Courbet.

Et Michael Fried qui a su renouveler notre regard sur la peinture de Courbet.

Qu'ils soient tous remerciés.

Nous avons utilisé les abréviations suivantes :

- CH. pour Chu, Petra, suivis de l'année et du numéro de la lettre;
- F. pour Fernier, Robert;
- Riat. pour Riat, Georges.

Nous avons suivi la démarche de Pierre Courthion en reprenant la documentation conservée à la Bibliothèque nationale, cabinet des Estampes et de la Photographie, précisément le fonds répondant au titre suivant : *Archives Courbet, Prost et Castagnary. Documents réunis par Étienne Moreau-Nélaton et Georges Riat*. Ces textes ont été initialement classés par Jean Adhémar, bibliothécaire au département des Estampes de la Nationale. Voir Bibliographie. Nous les signalons de la manière suivante : *Manuscrit BNF*.

Nous mentionnons, sans pouvoir en faire usage, des lettres adressées par Courbet à des correspondantes avec lesquelles il eut des relations sentimentales ou, et surtout, sexuelles. Ces lettres ont été détruites par Juliette Courbet, la légataire universelle de Gustave. Certaines de celles-ci auraient échappé au désastre, mais rien n'est absolument certain dans ce domaine. Nous évoquons à plusieurs reprises la sensualité de Courbet, mais à nos yeux et autant que nous puissions le savoir, c'est dans le domaine pictural qu'elle est la plus manifeste, la plus éclatante, la plus diverse aussi. Le sexe n'y est pas absent, comme chacun sait, il y est donné magnifiquement.

Biographie de Courbet

1819. Naissance le 18 juin de Gustave Courbet, à Ornans, sur les bords de la Loue, en Franche-Comté. Ses parents – Régis Courbet et Suzanne Oudot – sont des propriétaires terriens aisés, originaires de Flagey, à quelques kilomètres d’Ornans. Il est le seul garçon d’une famille qui comptera cinq enfants dont une fille qui mourra très jeune. Courbet restera toujours très attaché à sa famille, aux paysages de son enfance, à la vie paysanne et villageoise, véritables sources de son art¹.

1831. Élève au petit séminaire d’Ornans. Il s’ennuie dans ses études mais il y reçoit ses premières leçons de dessin, en particulier, à partir de 1833, du père Baud, un ancien élève de Gros. Il a pour camarade Max Buchon, son aîné d’un an. Naissance de Juliette Courbet (1831-1915).

1837. Entre comme interne au collège royal de Besançon, qu’il quittera à la fin de l’année scolaire², non sans avoir entendu

1. Voir le musée d’Ornans, *BAGC et Courbet et Ornans*, de Pascal Letellier, ADR, 2009. De même, l’ouvrage de Robert Fernier, *Courbet et Ornans* est, ici, fondamental.

2. Il reprendra les cours à l’Académie, établissement rival du collège royal, à l’automne 1838, mais pour quelques semaines seulement.

les leçons de philosophie de Charles Bénard (1807-1898) qui commence la traduction des *Leçons d'esthétique* de Hegel. Surtout, il suit l'enseignement – cours de dessin – du peintre local, Charles-Antoine Flajoulot (1774-1840) qui avait la réputation d'être un élève de David. Initiation à la lithographie ; fin 1838, il illustre de quatre vignettes les *Essais poétiques* de Max Buchon (1839, Besançon), son cousin et ami dont les idées politiques, républicaines et socialisantes semblent avoir eu une réelle importance sur la pensée de Courbet. Charles Léger décrira Buchon comme « la deuxième conscience » de Courbet. Voir bibliographie. Il a également pour condisciple Urbain Cuenot (1820-1867), républicain, qui sera farouchement opposé au coup d'État du 2 décembre.

1839. Arrivée à Paris, probablement à l'automne, suit les cours de Steuben (élève de Gérard, 1788-1856) pendant des mois ; il est considéré comme le maître, même si Courbet aura tendance plus tard à minimiser son rôle.

1840. Entreprenant des études de droit qu'il abandonne rapidement pour se consacrer à la peinture. Académie du père Suisse, quai des Orfèvres. Fréquente assidûment le Louvre où il copie Vélasquez, Zurbaran (le Louvre possédait alors la collection de peinture espagnole de Louis-Philippe), Rembrandt, mais aussi Géricault et Delacroix. Courbet ne perdra jamais le goût de copier quelques tableaux célèbres des grands maîtres. Il peint quelques portraits, par exemple ceux de ses amis Urbain Cuenot et Adolphe Marlet (1815-1888) qui faisait des études de droit mais aussi des études artistiques chez Auguste Hesse. Autoportraits et paysages. Rencontres avec Alexandre Schanne (le Schaunard de *La Vie de bohème* de Henry Murger), avec le peintre Bonvin, qui deviendront ses amis. Premières œuvres assez romantiques.

1841. Voyage en Normandie au printemps, avec Urbain Cuenot. Enthousiasme devant la mer, « la mer sans horizon¹ », la lumière normande, Rouen et l'art gothique, etc. Contrairement à une

1. CH. 41-2.

légende tenace, la découverte de la mer ne date pas de son séjour plus tardif à Palavas, plus exactement à Montpellier, mais de cette année-ci. Carnet d'esquisses, conservé au Louvre. Il peint *L'Embouchure de la Seine*, et quelques semaines plus tard le *Portrait de Zélie Courbet*, la troisième sœur de Courbet.

1842. Deux de ses œuvres refusées au Salon. Séjour à Ornans pendant lequel il peint *Courbet au chien noir* (F. 27) qui sera accepté au Salon en 1844. Œuvre romantique où s'affiche déjà une maîtrise du noir et de la pâte picturale. Conseils de Hesse, « le maître de Marlet ».

1843. Emménagement rue de la Harpe dans un atelier, véritable lieu de travail que Courbet occupera jusqu'en 48. *Portrait de l'artiste dit Le Désespéré* (F. 20), *Le Fou de peur* (F. 37).

1844. *Portrait de Juliette Courbet* (F. 42), un mélange, si on ose dire, d'Ingres et de Balthus! *Les Amants dans la campagne* (F. 46), où apparaît Virginie Binet, sa maîtresse jusqu'au début des années 50.

1845. Une de ses nombreuses toiles est acceptée au Salon, *Le Guitarrero* (F. 52). Rencontre le marchand de tableaux d'Amsterdam H. J. Van Wisselingh. *L'Homme à la ceinture de cuir* (F. 93) qui sera exposé, mal selon Courbet, au Salon de 1846. Courbet veut faire de la « grande peinture », condition indispensable pour être admis à Paris!

1846-1847. Voyage en Hollande, à partir d'août 46, visite des musées de La Haye et d'Amsterdam, où il peut admirer Rembrandt et Frans Hals. « Je suis déjà enchanté de tout ce que j'ai vu en Hollande et c'est vraiment indispensable pour un artiste » écrit-il à ses parents. *Portrait de H. J. Wisselingh* (F. 68) à la manière nordique. Courbet a un fils de son modèle Virginie Binet, Désiré, qu'il ne reconnaîtra pas. Il mourra en 1872, à Dieppe. Rencontre avec Baudelaire dont il fait sans doute le portrait cette année-là, Baudelaire qui écrit dans son *Salon de 1846* : « Pour moi, le romantisme est l'expression la plus récente, la plus actuelle du beau. » *Portrait de Bonvin* (F. 72), *Portrait d'Urbain Cuenot* (F. 85) refusé au Salon, « aujourd'hui que je suis moi, il ne faut plus que j'espère » (à ses parents, mars 47).

1848. Sympathise, plutôt qu'il ne participe, tout comme Baudelaire, avec la révolution de 48. Réalise le frontispice du journal *Le Salut public* que dirige Baudelaire. Fréquente la brasserie Andler, le « temple du réalisme », où il rencontre de nombreux artistes, écrivains et critiques. Présente dix tableaux au Salon, il est soutenu par Champfleury qui devient, pour quelques années, son défenseur et son ami. Le 13 août, mort de son grand-père Jean-Antoine Oudot. Avec l'année 1848 s'achève, selon Courbet, une première phase de 7 ans ; la suivante, et la plus glorieuse, couvrira la période qui va de 1849 à 1855. *La Vallée de la Loue par temps d'orage* (F. 104).

1849. Courbet s'installe au 23 de la rue Hautefeuille, dans le voisinage de la brasserie Andler, atelier qu'il conservera jusqu'à son exil. Champfleury lui fait connaître Francis Wey, Franc-Comtois, vice-président de la Société des gens de lettres, auteur de *Remarques sur la langue française*. Peint *L'Après-dînée à Ornans* (F. 92) qui lui vaudra la reconnaissance de nombreux confrères et une récompense : acheté par l'État, le tableau est envoyé au musée de Lille. À Ornans sa famille l'aide à aménager un atelier dans un grenier de la maison familiale, il y peint *Les Casseurs de pierres* (F. 101) et commence *Un enterrement à Ornans*. Voir les lettres à Francis Wey d'octobre et novembre 49, « il faut encanailler l'art ». *Portrait de Francis Wey* (F. 103).

1850. Achève *Un enterrement à Ornans* (F. 91), l'expose au Salon qui n'ouvre en fait que le 3 janvier 1851, avec 7 autres tableaux. Scandale ! Courbet est accusé de niaiserie ou, pire, de socialisme ; mais il est ardemment défendu par Champfleury qui remet au goût du jour le folklore régional. Le « réalisme » commence à animer les discussions de salon et les cénacles. Baudelaire prend ses distances. Les caricaturistes font de Courbet un de leurs sujets de prédilection, tout particulièrement Bertall, Gill, Cham, Quillebois et Nadar. Il en sera ainsi pendant plus de 20 ans.

1851. Courbet découvre les bords de Seine et la forêt de Fontainebleau. Voyage en Belgique et en Allemagne avec retour à Ornans par la Suisse. Rentré à Paris, il s'insurge contre le coup d'État et regagne Ornans. Son ami Buchon, fervent républicain,

doit s'exiler en Suisse. Courbet ne lui ménagera jamais son aide. Parmi les proscrits, un autre ami, Victor Frond condamné pour avoir soulevé sa caserne contre le coup d'État. Portraits de Berlioz, refusé par le musicien, de Jean Journet, apôtre fouriériste qui parcourt la France « à la recherche de l'harmonie universelle » (F. 105). Courbet se proclame « partisan de toute la révolution et par-dessus tout réaliste ».

1852. Trois tableaux envoyés au Salon dont *Les Lutteurs* (F. 144) et surtout *Les Demoiselles de village* (F. 127), acheté par Morny, demi-frère de Napoléon III. Départ imprévu de sa maîtresse et de son fils pour Dieppe, ce qui n'afflige apparemment que très peu Courbet. Rend visite au peintre Paul Joseph Chenavard, en compagnie de Proudhon. Silvestre entreprend une *Histoire des artistes vivants* dont l'annonce sera faite l'année suivante. Champfleury publie *Les Excentriques*, chez Michel Lévy.

1853. Début d'une longue amitié avec le riche amateur d'art de Montpellier, Alfred Bruyas, qui lui achète plusieurs tableaux dont les *Baigneuses* (F. 140) et *La Fileuse endormie* (F. 133) et lui commande, ainsi qu'à Delacroix, son portrait (F. 141, F. 142, F. 143). L'amitié avec Bruyas durera jusqu'à la mort du mécène, quelques mois avant celle du peintre. Invention de la *solution réaliste*. *Les Lutteurs* (F. 144). Portrait de Courbet par les photographes Victor Laisné et Émile Defonds, portrait qui « représente une phase curieuse de ma vie, c'est l'ironie, c'est l'homme qui arrive contre vents et marées », écrit Courbet à A. Bruyas.

1854. Exposition à Francfort, grand succès, il y a des partisans mais aussi des détracteurs « terribles ». *Les Cribleuses de blé* (F. 166). Invité par Bruyas (« ce n'est pas nous qui nous sommes rencontrés, ce sont nos solutions », 3 mai), il séjourne plusieurs mois à Montpellier où il peint, entre autres, *La Rencontre*, autrement nommé *Bonjour monsieur Courbet* (F. 149) et *Le Bord de mer à Palavas* (F. 150). « Ô mer ! Ta voix est formidable, mais elle ne parviendra pas à couvrir celle de la renommée criant mon nom au monde entier. » (À Jules Vallès.) *Le Retour au pays* (Courthion, 1080). Il rencontre le critique fouriériste François Sabatier, dit Sabatier-Ungher pour qui il peint *Le Pont d'Ambrussum* (F. 147).

Autoportrait, *Courbet au col rayé* (F. 161). Hiver à Ornans. *Portrait de Buchon* (F. 163), *La Voyante* ou *La Somnambule* (F. 438).

1855. Année de l'Exposition universelle. Triomphe d'Ingres. Grand succès de Delacroix. La photographie est à l'honneur pour la première fois avec Hippolyte Bayard et Gustave Le Gray. Courbet compose *L'Atelier du peintre* (F. 165), tableau aux dimensions impressionnantes qui se veut une représentation allégorique de sa vie d'artiste. Le jury accepte 11 de ses tableaux mais refuse *l'Enterrement* et *L'Atelier*. Avec l'aide financière de Bruyas, Courbet fait construire, 7 avenue Montaigne, par Léon Isabey, un « Pavillon du Réalisme » où sont exposés plus de 40 tableaux et dessins et dont le catalogue contient le *Manifeste du réalisme*, un exposé partiel de sa théorie esthétique. Affirmation d'indépendance qui sera souvent imitée par d'autres peintres dans l'avenir, par exemple Manet en 1867. En mai 55, il écrit à Bruyas : « Le temple est fini et n'attend plus que les tableaux. De toutes parts dans Paris, on me demande à quand l'ouverture. Tout va pour le mieux, je ne rencontre pas la moindre opposition. » Elle ouvrira le 28 juin, six semaines après l'Exposition universelle. Elle connaîtra un succès mitigé. *La Mère Grégoire* (F. 167).

1856. *Le Ruisseau du Puits-Noir* (F. 174). Vive attaque de Théophile Silvestre contre le réalisme qui exclut l'imagination de la production artistique : le mot réalisme n'a aucun sens ! Il reprend ainsi les réserves de Baudelaire à l'égard de Courbet. Flaubert publie *Madame Bovary*. Création de la revue *Réalisme* par Edmond Duranty.

1857. Nouvelle visite à Bruyas en mai et juin. Courbet expose six œuvres au Salon, dont *Les Demoiselles des bords de Seine* (F. 203), tableau peu apprécié des critiques qui le jugent d'un goût douteux. Proudhon prendra vivement la défense de Courbet. Pour la première fois, Courbet expose des scènes de chasse, par exemple *La Curée* (F. 188), où la position du peintre est à la fois centrale et pleine d'ambiguïté. Courbet est récompensé par un « rappel de médaille ». Flaubert est acquitté dans son procès pour *Madame Bovary* ; procès de Baudelaire pour *Les Fleurs du Mal*, condamné !

1858. Année passée en grande partie à voyager. Long séjour à Bruxelles, nombreux portraits dont celui de Mme de Brayer, *L'Exilée polonaise* (F. 232); à partir de septembre Courbet séjourne à Francfort. «Je roule dans les pays étrangers pour trouver l'indépendance d'esprit qui m'est nécessaire et pour laisser passer ce Gouvernement dans lequel je ne suis pas en honneur, vous le savez, mon absence m'a réussi admirablement, mes actions montent à Paris [...].» (À ses parents le 21 décembre.) Peint *La Dame de Francfort* (F. 235), *Vue de Francfort sur le Main* (F. 236), participe à de nombreuses chasses qui seront l'occasion de quelques œuvres cynégétiques, dont *Le Repas de chasse* (F. 231), *La Pipe* (F. 234), *Le Chasseur allemand* (F. 244). Début d'une des périodes les plus heureuses dans la vie de Courbet¹.

1859. Séjour à Honfleur, rencontre avec Boudin et Monet. Expositions au Havre, à Londres (*Les Cribleuses de blé*). Grande «Fête du réalisme» à la brasserie Andler en octobre, Champfleury y joue Haydn, Louis Guemard, François Bonvin, Alexandre Schanne chantent, etc. En décembre, séjour à Vuillafans près d'Ornans, chez Félix Gaudy, où il est installé «comme un prince»; nombreux tableaux, pour la plupart des paysages. Dans son *Salon de 1859*, le dernier, Baudelaire fait l'éloge de l'imagination, «la reine du vrai».

1860. Rencontre avec Castagnary, écrivain et critique d'art qui sera l'un de ses plus fidèles amis et soutiens, et l'un des artisans de sa réhabilitation. Visite de l'atelier de Courbet, qui l'émerveille. Courbet participe à l'Exposition universelle de Besançon, expose à Nantes, Lyon, Metz et l'année suivante à Anvers où il donne une conférence très appréciée. *La Roche Oraguay*, *Vallon de Maisières* (F. 262). Nombreux paysages de neige, travail intense sur le blanc et les ombres bleues dans la neige. *La Forêt l'hiver* (F. 266). Ouverture de la galerie Martinet, boulevard des Italiens. Courbet y exposera souvent.

1. Peut-être aussi une période où Courbet cesse d'être lui-même si on en croit Zola. Voir le texte de ce dernier dans la 4e partie de l'ouvrage.

1861. En janvier, publication de *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui* de Champfleury qui contient des portraits de Wagner et de Courbet. Si Wagner est «le Courbet de la musique», alors la musique de Wagner est celle de l'avenir! L'un et l'autre ont «le génie des grandes machines»! Exposition universelle d'Anvers. «Le fond du réalisme, c'est la fin de l'idéal», voilà ce qui soulève l'enthousiasme de ses auditeurs belges si l'on en croit *Le Précurseur d'Anvers* du 22 août 1861 alors qu'en France son nom est rayé au dernier moment de la liste des promotions à la Légion d'honneur. *Les Cribleuses de blé*, premier tableau acheté par un musée, celui de Nantes. Quelques mois plus tard, celui qui refusait de jouer au professeur ouvre un atelier pour une trentaine d'élèves, dans un local loué par ces derniers, 83, rue Notre-Dame-des-Champs, avec, pour premier modèle, un bœuf. Il abandonnera ce rôle au bout de quelques mois. Voir la lettre aux jeunes artistes de Paris. *Le Cerf forcé* (F. 277), *Le Combat de cerfs* (F. 279) sont, parmi les tableaux de Courbet, ceux qui rencontrent le plus l'adhésion du public. *Portrait de Jules Vallès* (F. 294).

1862. Séjour assez long (11 mois) en Saintonge sur l'invitation d'Étienne Baudry, peint de nombreux paysages, portraits et fleurs. *Portrait de Laure Borreau* (F. 358), *Corbeille de fleurs* (F. 366). Travaille aux côtés d'Auguin et, pendant quelques jours, de Corot, au château de Rochemont près de Saintes. D'octobre à décembre s'installe à Port-Berteau. *Le Bois de Rochemont* (F. 345), nombreux tableaux de fleurs.

1863. Exposition à Saintes, Courbet y présente 47 tableaux. Grande composition, *Le Retour de la conférence* (F. 338), tableau qui représente des prêtres ivres, «critique et comique au dernier degré». «J'ai voulu savoir le degré de liberté que nous accorde notre temps [...]». Tableau refusé partout, même au Salon des refusés (où Manet expose ce qui se nommera plus tard *Le Déjeuner sur l'herbe*), il sera acheté pour être détruit. Pour la première fois, Courbet n'aura pas le soutien de Champfleury («[...] il y a en vous une déviation morale qui a passé jusque

dans votre pinceau»). Fin d'une amitié de 18 ans. Mort de Delacroix le 13 août.

1864. Le jury du Salon refuse le tableau *Vénus et Psyché* (F. 370), jugé indécent. «C'est un parti pris», écrit Courbet à Fajon, ami montpelliérain, «car si ce tableau est immoral il faut fermer tous les musées d'Italie, de France et d'Espagne [...]». *La Méditation* ou *La Réflexion* (F. 430). Nombreux paysages peints en Franche-Comté. Le 11 novembre Courbet écrit à Victor Hugo et lui propose d'aller faire son portrait, ce que ce dernier accepte. Mais ce projet ne se réalisera pas, à cause probablement d'un impair commis par Courbet. *Chasseur à cheval retrouvant la piste* (F. 375), *Gour de Conche* (F. 416), *Le Chêne de Flagey* (F. 417), *La Source de la Loue* (F. 387, 393, 394), *La Grotte de la Loue* (F. 393). Photographie de Courbet par Carjat.

1865. Mort de Proudhon en janvier. Courbet dessine *Proudhon sur son lit de mort* (F. 62, Dessins) et en fait un portrait posthume, *Portrait de Pierre-Joseph Proudhon en 1853* (F. 443), avec ses enfants. Mme Proudhon, effacée du tableau, aura droit ultérieurement à un portrait (*Portrait de Madame P.-J. Proudhon*, F. 444) et *Portrait de Proudhon* (F. 446). À Trouville où Courbet séjourne quelques mois, rencontre avec Monet, Whistler et son amie Jo l'Irlandaise dont il fera un portrait célèbre. Nombreux portraits et marines. «Je fais les portraits des plus jolies femmes de Trouville [...]», écrit-il, non sans emphase, à son ami Cuenot. Riche clientèle en effet. *Portrait de la comtesse Palma Karoly* (F. 439), *La Dame au podoscaphé* (F. 449), *Trois anglaises à la fenêtre* (F. 437), *La Fille aux mouettes* (F. 435). Nombreuses expositions, à Paris et dans plusieurs villes de France. Parution de la *Philosophie de l'art* d'Hippolyte Taine¹.

1. Taine a, lui aussi, été l'élève du philosophe C. Bénard, en 1847, quand il était élève au collège royal de Bourbon (actuel lycée Condorcet, Paris). Et comme Courbet, Taine s'est vivement opposé au spiritualisme et à l'éclectisme de Victor Cousin, grand maître de l'Université dans ces années-là. Voir plus loin.

1866. *Portrait de Jo, la belle Irlandaise* (F. 537, F. 538), *Le Sommeil* (F. 532), œuvre jugée elle aussi indécente. Exposition très réussie au Salon, consécration du peintre qui figure dans la salle d'honneur, avec *La Femme au perroquet* (F. 526) et *Remise de chevreuils au ruisseau de Plaisir-Fontaine* (F. 552). *Remise de chevreuils en hiver* (F. 560). Nouveau séjour sur la côte normande à Deauville, chez le comte de Choiseul, où il reçoit Boudin et Monet. *Les Lévrieriers du comte de Choiseul* (F. 545). Commande de Khalil-Bey, après *Le Sommeil*, *L'Origine du monde* (F. 530). Un club de Boston achète et expose *La Curée* (F. 187). *Portrait de Nodler, fils aîné* (F. 540), *Portrait de Nodler jeune* (F. 541).

1867. Exposition universelle, Courbet y expose 4 tableaux, mais présente une exposition personnelle au Rond Point de l'Alma avec près de 140 tableaux, dessins et sculptures. Manet fera de même à quelques pas de là. « J'ai fait construire une cathédrale dans le plus bel endroit qui soit en Europe, au pont de l'Alma, avec des horizons sans bornes, au bord de la Seine et en plein Paris ! Et je stupéfie le monde entier », écrit-il à Bruyas. *La Sieste pendant la saison des foins* (F. 643), *Les Braconniers dans la neige* (F. 613). Appui de Théodore Duret qui publie *Les peintres français* en soulignant l'originalité du mouvement nommé par Castagnary « naturaliste ». Mort de l'ami Urbain Cuenot, en avril. Mort de Baudelaire en août.

1868. Son nom apparaît pour la première fois dans les dossiers de la police, le 19 janvier, « remarqué au cimetière de Passy le jour anniversaire de la mort de P.-J. Proudhon », *Archives de la préfecture de Police*, Paris, dossier Courbet. Selon ce dossier, il est membre de l'Union internationale des travailleurs, section Panthéon.

Participe avec Boudin, Manet et Monet à l'Exposition maritime internationale du Havre. Expose aussi à Gand, Besançon, et au Salon : 2 tableaux, dont *L'Aumône d'un mendiant à Ornans* (F. 660) qui sera assez fraîchement accueilli. *Portrait de Pierre Dupont* (F. 654), le poète, auteur du *Chant des ouvriers*, complainte écrite en

1846. Lettre à Pierre Dupont, pleine de nostalgie¹. *La Source* ou *Baigneuse vue de dos* (F. 627). *Portrait de Paul Joseph Chenavard* (F. 658), *Portrait de la duchesse Castiglione Colonna (Marcello)*, F. 659. **1869.** *L'Hallali du cerf* (F. 612), exposé dans la salle d'honneur du Salon. Nouveau séjour en Normandie, à Étretat, sur la Manche, où il peint plusieurs marines dont certaines des célèbres *Vagues* (F. 592, 677-680, 682-684, 691...), *La Femme à la vague* (F. 628). Médaille d'or à l'exposition de Bruxelles, Croix du mérite de l'ordre de Saint-Michel décernée par Louis II de Bavière. Agréable séjour à Munich fin septembre-début octobre : cinq tableaux, trois copies : de Hals, de Vélasquez, de Rembrandt. Retour par Interlaken.

Fin de l'année, mort de l'ami de toujours, Max Buchon.

1870. Expose 2 marines au Salon, *La Mer orageuse* (F. 747), *La Falaise d'Étretat après l'orage* (F. 745). Refuse avec éclat la Légion d'honneur. Après la capitulation de Sedan, il est nommé par la République président de la Commission de protection des œuvres d'art. Travaille avec Barbet de Jouy, conservateur en chef du Louvre, pour mettre en sécurité les œuvres du musée. Même chose pour la manufacture de Sèvres et le château de Fontainebleau. Lettre ouverte aux prussiens.

1871. Élu à la Commune mais démissionne au bout d'un mois. Lettre ouverte aux artistes de Paris. Mort de sa mère, née Oudot, le 3 juin. Accusé d'avoir participé au déboulonnement de la colonne Vendôme, ce dont il s'est toujours défendu, il est arrêté

1. « Ah, mon cher Dupont ! Que ce temps est éloigné de nous ! C'était la jeunesse, on croyait à tout. Nous étions en République, on croyait que la liberté allait arriver. Pour l'imagination tout était bleu, on croyait à l'amour, on pleurait sur l'infidélité, on était svelte de forme et pas difficile sur la bonne chère [...]. Nous avions alors notre bande au grand complet : les Monselet, Champfleury, Murger, Baudelaire, Bonvin, Gautier, etc. [...]. Mais ballottés et éreintés par la dure existence que nous avons dû subir, avec l'âge, ces rêves ont fui. » (À Pierre Dupont, février 68 (CH. 68-4).) On croirait entendre une chanson de Dupont lui-même ! Baudelaire est mort l'année précédente. Le nom de Gautier est un peu surprenant, c'est sans doute celui d'Amand Gautier, peintre et lithographe, ami de Courbet.

le 7 juin, incarcéré à la prison de Sainte-Pélagie puis transféré dans la clinique du docteur Duval à Neuilly, « un vrai paradis ». Pendant la détention, à partir du 2 novembre, il peint des natures mortes et un autoportrait, *Portrait de l'artiste à Sainte-Pélagie* (F. 760), *Carnet de croquis de La Commune. La Truite* (F. 786).

1872. Opéré par le docteur Nélaton d'une douloureuse affection, il est libéré en mars. Son envoi au Salon est refusé pour des raisons « patriotiques » ; arrive à Ornans en mai, où il est bien accueilli par la population, assez mal par les autorités. Mais il est submergé de commandes et commence à utiliser des aides, particulièrement le peintre Cherubino Pata, pour « faire face » à la demande. Mort de son fils le 6 juillet à Dieppe, il s'en dit très affecté. Soutien de ses amis Ordinaire à Maizières et Joliclerc à Pontarlier, de Durand-Ruel et de Castagnary à Paris. *La Source bleue* (F. 823), *Le Cheval anglais de M. Duval* (F. 881), *Le Veau blanc* (F. 880).

1873. Expose en Autriche 34 tableaux, en marge de l'Exposition officielle. Condamné à payer les frais de reconstruction de la colonne, décide de s'exiler en Suisse en juillet. *Le Pont de Fleurier*. À partir de septembre, il s'installe à La Tour-de-Peilz, sur les bords du Léman, où il achète une vieille auberge, « Bon-Port ». « Deux petites chambres misérables et singulièrement basses, [...] un sale parquet en bois de sapin [...] ». À Paris Castagnary est chargé de veiller sur ses intérêts, ce dont il s'acquitte avec difficulté. *Portrait de Régis Courbet* (F. 960), *Portrait de H. Rochefort* (F. 962, 1022).

1874-1876. Peint des paysages, des portraits, des natures mortes. *Portrait de Juliette Courbet* (F. 961), *Coucher de soleil sur le lac Léman* (F. 948), *Le Château de Chillon* (F. 990). Mort de Millet, de Corot, de Barye. Souffre depuis quelques années d'hydropisie. Mort de sa sœur Zélie en juillet 1875, ce qui l'affecte beaucoup. Dispute avec sa sœur Zoé et son époux Reverdy. Courbet « assez corpulent, de taille moyenne, avec de longs cheveux gris, portant toute sa barbe, habillé sans aucune prétention à l'élégance [...] ».

1877. Mort d'Alfred Bruyas le 1er janvier. Tous les biens de Courbet en France sont saisis et mis en vente judiciaire. Se

prépare néanmoins à participer à l'Exposition universelle de 1878. *Le Grand Panorama des Alpes* ou *La Dent du midi* (F. 955). Il meurt le 31 décembre. Inhumée au cimetière de la ville le 3 janvier 1878, sa dépouille sera transférée au cimetière d'Ornans en juin 1919 lors de son centenaire.